

5-8-2018

Entre Les Lignes, France 1914-1918: La poesie et la pensée de la Grande Guerre au front et à l'arrière

Jaclyn Schmitz
Wright State University - Main Campus

Follow this and additional works at: <https://corescholar.libraries.wright.edu/honors>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#), and the [Modern Languages Commons](#)

Repository Citation

Schmitz, J. (2018). *Entre Les Lignes, France 1914-1918: La poesie et la pensée de la Grande Guerre au front et à l'arrière*. Wright State University, Dayton, Ohio.

This Article is brought to you for free and open access by the College of Graduate Programs and Honors Studies at CORE Scholar. It has been accepted for inclusion in The University Honors Program by an authorized administrator of CORE Scholar. For more information, please contact library-corescholar@wright.edu.

Il y a des hommes dans le monde qui n'ont jamais été à la guerre

Il y a des Hindous qui regardent avec étonnement les campagnes occidentales

Ils pensent avec mélancolie à ceux dont ils se demandent s'ils les reverront

Car on a poussé très loin durant cette guerre l'art de l'invisibilité

Guillaume Apollinaire, « Il y a » (276)

La Grande Guerre : une guerre de seulement quatre années de durée, mais qui était le résultat de tensions historiques et dont les sillages avaient amené à la deuxième guerre mondiale trois décennies plus tard. Pendant ces quatre années, plus d'un million trois cents de soldats français sont morts ou disparus et quatre millions blessés (Winter 1077). Comme on peut imaginer, cela eut de grands effets pour la France. Aujourd'hui on entend parler de cette « guerre pour mettre fin à toutes les guerres » souvent comme cause de la deuxième guerre mondiale. Les « poilus », « les tranchées », Verdun, et Joffre sont tous des mots et noms qu'on associe avec la première guerre mondiale comme des choses distantes, des faits qu'on doit apprendre dans les cours d'histoire. Cependant, pour ceux qui ont vécu pendant les années de 1914 à 1918, ce sont des mots liés au sacrifice, à l'honneur, à la Patrie, à l'horreur, à la mort et à la douleur. La variété des sentiments, de pensées et d'expériences qui sont provoqués par cette guerre a servi de muse artistique au peuple français.

Les poèmes d'Apollinaire sont fréquemment associés avec la littérature de guerre. Cependant, il y a aussi des poètes-soldats moins connus comme Noël Garnier, Benjamin Péret, Marc de Larreguy de Civrieux et des femmes comme Henriette Charasson et Lucie Delarue-Mardrus. Qu'est-ce qu'ils veulent dire dans leur poésie ? A quoi servent leurs poèmes à part de

leur valeur poétique ? Quelles expériences leur ont fourni l'inspiration nécessaire de noircir du papier blanc, et leurs poèmes, sont-ils tous plus ou moins pareils ?

En fait, leur poésie—la plupart oubliée aujourd'hui—peut dire beaucoup sur la vie et les sentiments des gens différents pendant la guerre et, en l'examinant, on voit une différence entre ceux qui avaient la perspective de soldat et ceux qui étaient civils. Les poètes et poétesses ont vécu la guerre à travers une perspective parfois similaire et parfois tout à fait différente. Pour la majorité des lecteurs d'aujourd'hui, comme pour les Hindous dans un poème d'Apollinaire, nous ne sommes jamais allés à la guerre et nous observons avec étonnement la Grande guerre terrible, pleine de morts pour une cause floue. Mais en lisant l'art poétique de ceux qui ne peuvent pas revenir, on peut voir les détails de la vie de guerre, plus ou moins invisibles, cachés dans leur poésie, les détails qui peuvent nous montrer la vision du monde des deux côtés français—l'arrière et le front de bataille—de la grande guerre.

Quand l'offensive de guerre a commencé pour la France le 3 août 1914 avec l'invasion de la Belgique, les Français ont reçu la guerre avec l'enthousiasme. Il y avait de soutien qu'on n'a pas utilisé le carnet B fait pour arrêter les dissidents (Thébaud 30). Pour les pays européens pendant cette période, le nationalisme se tissait dans le tissu des pays : être nationaliste était être un bon citoyen. Dans son livre *The Nation's Cause*, Elizabeth Marsland trouve qu'en l'Europe du passé, l'évasion de la punition ou l'acquisition de quelque chose étaient normalement la motivation pour que les grandes armées se combattent, mais dans l'Europe de la Grande guerre la motivation collective était la protection la Patrie (36).

Au fond, c'était la responsabilité de chacun de protéger sa chère France des envahisseurs allemands. L'idée que la France était le pays saint qui sauverait le monde était impliquée dans ce patriotisme. Puisque la religion jouait un rôle réel ou symbolique, on avait l'impression de se battre pour Dieu auquel la France était dévouée. Le combat était pour le pays et pour Dieu en même temps ou, peut-être, pour le nouveau dieu de la Patrie¹. Marsland cite les arguments de Ernest Gellner qui dit que « l'adoration directe de la culture remplace [la religion traditionnelle] » quand elle « est de plus en plus mise en question » par « l'engagement à la découverte continue et le changement perpétuel »² (ma traduction), mais à l'avis de Marsland le patriotisme semble de ne pas remplacer la religion, pourtant il y a certainement un lien entre les deux ou même une fusion (39).

Un exemple excellent de poésie patriotique se trouve dans le poème « Oraison » du soldat Nicolas Beauduin³. Les troisième et quatrième vers de ce poème se lisent « O ma France, c'est pour te vouloir libre et grande / Que notre sacrifice auguste est consenti. » Ici il parle directement au personnage abstrait de la France comme si elle est une divinité réelle à qui il fait un sacrifice. Dans la prochaine strophe il s'adresse directement à Dieu lui-même en disant, « Donnez-nous le désir des souffrances, Seigneur ! » Il continue de parler, il semble, à Dieu, mais le verbiage est assez flou pour donner l'interprétation qu'il parle à la France ou même aux deux.

Ce mélange (ou cette confusion) de verbiage entre Dieu et le pays découle peut-être de l'idée que Dieu est du côté français. Marsland atteste que « la poésie française montre peu d'évidence de questionnement sur le sujet de la religion ; Dieu est manifestement du côté de la France contre un ennemi... En tel cas, la cause de Dieu et celle de la Patrie coïncident

absolument » (« The French poetry shows little evidence of questioning on the matter of religion; God is clearly on the side of France against an enemy... In such a case, the cause of God and that of the Fatherland coincide absolutely »; ma traduction ; 59). Ce n'était pas possible d'imaginer que Dieu ne supporterait pas la cause de France, un pays envahi par les barbares. Ainsi, supporter la guerre est supporter Dieu : la guerre était un acte patriotique et religieux.

Suivant ce fil conducteur, la poésie française de la guerre est préoccupée par le sujet de la mort sacrificielle, plus que celle des Anglais ou des Allemands (Marsland 81-82). Après Marsland, cela vient peut-être de l'invasion de France, de la religion française et de la préférence pour l'alexandrin (un style de poésie française de douze mètres), tout ce qui se prête à ce sujet (82-83). Dans tous cas, l'idée de se livrer au martyre est bien utilisée dans le poème de Beauduin avec les phrases « notre holocauste offert », « sacrifice auguste », « aube de sang », « souffrances », « mourir bientôt pour que les autres vivent » et « pieuses victimes ». Ce n'est pas, toutefois, une chose qu'on peut faire soi-même puisque Beauduin demande d'avoir « le pouvoir de vaincre la douleur / Et de mourir », « la foi [qui met] en nous ses miracles sublimes » et l'honneur d'être une des « pieuses victimes / Par qui tous les péchés impurs sont effacés ! ». Ces idées, ainsi que le langage religieux (« la foi », « ses miracles », « les péchés », etc.), montrent comme le devoir au pays est inséparable au devoir à Dieu. Vraiment, il est difficile de savoir si ce poème est une « oraison » à la France ou à Dieu.

De plus, Beauduin utilise des pronoms personnels et possessifs pluriels comme 'nous' et 'nos' plutôt que ceux qui sont singuliers comme 'je', 'ma', 'mon', ou 'mes'. Ce style de voix poétique se trouve dans la poésie patriotique de cette époque où on se voyait comme une

partie d'une plus grande nation (Marsland 87-88). Cela monte bien les nouveaux sentiments qu'on n'est pas un individu, mais une partie de quelque chose de plus grande.

Pour les civils qui ne sont pas allés à la guerre, eux aussi utilisaient le patriotisme dans leurs poèmes (particulièrement pour louer les soldats) comme s'ils n'avaient pas d'autre façon de montrer leur grand soutien pour le pays (Marsland 134). Ainsi, ce n'est pas étonnant que le nationalisme lié à la religion se trouve chez les femmes. Dans le poème de Lucie Delarue-Mardrus, « Veillée d'armes », cela apparaît, mais d'une façon plus subtile. Comme elle exprime ses pensées nombreuses et tourmentées depuis une chambre tranquille, son attitude pénitente fait surface. Elle espère qu'elle « [. . .] face à la grande Peur blême / [. . .] rachète, ce soir, des paniques sans foi. » Son manque de croyance au pouvoir de la France de vaincre l'ennemi est quelque chose qui lui inspire un sentiment de culpabilité, quelque chose qui est souvent dénoncée dans la religion. De surcroît, elle écrit au sujet des « monstres » qui « attaqu[ent] de nuit nos cathédrales[.] » Cette guerre est un combat sur la terre de France, et aussi (ou peut-être *par conséquent*) contre les églises, la religion de France. Le combat spirituel est aussi apparent dans ses prières « au fond d'une chapelle » pour « La patrie en danger ». Dans ce poème, il est évident encore que combattre les destructeurs de la religion sainte est un acte à la fois spirituel et patriotique.

Les soldats mènent leur conflit physique sur le champ de bataille, un champ fermé au sexe 'faible'. Pour les femmes, leur 'bataille' était différente. Après Henriette Sauret en « Elles », le combat physique des femmes « [. . .] c'est garder le bon ordre au foyer. / L'armoire et le cellier, voilà leurs seules troupes, / [. . .] Leur rôle est de ranger, de coudre et d'engendrer. » Tout cela n'a pas de grand effet direct sur le résultat des conflits militaires, mais

un combat spirituel est un combat actif que peut mener les « esprits comme » Delarue-Mardrus afin de participer et affecter la vie des combattants.

Au début de la guerre, l'héroïsme futur des soldats, la gloire qu'ils allaient recevoir et la noblesse de donner la vie pour la Patrie étaient prônés partout ; néanmoins, beaucoup de Français, des soldats en particulier, se sont vite rendu compte des horreurs de la guerre et du sacrifice vide de la vie au front. Comme Marsland prétend, si cette idée de mort romantique était réaliste ou juste une figure de style était une question que personne parmi les patriotes à l'arrière n'a demandé (134). Ainsi, c'était aux soldats de découvrir la différence entre la réalité de la guerre moderne et la vue tout en rose de la guerre. La difficulté de cette acceptation est bien montrée dans les poèmes des soldats et des civils.

Dans son article « L'horreur de la guerre, l'extase de la guerre : La Poésie française des soldats-poètes, 1914-18 » Gary D. Mole explique comment certains poilus ont géré « l'horreur de la guerre » avec « l'extase » dans leur écriture poétique. Malgré la difficulté de mettre un mot aux expériences horribles, ils essaient quand même de le faire « [faisant] parfaitement conscients des nouveaux seuils atteints par l'horreur » (50). Marc de Larreguy de Civrieux dans son poème « Depuis les jours de Charleroi... » essaie d'exprimer son manque de compréhension de la guerre en face des massacres. Il dit, « À cette guerre, je m'acharne, / Sans en comprendre le pourquoi... ». Après qu'il demande aux autres pourquoi il y a « ces tueries », ils lui disent « [. . .] « Patrie ! » / Sans en comprendre le pourquoi... ». Finalement l'auteur décide qu'il vaudrait mieux « De m'en aller de cette vie / Sans en comprendre le pourquoi... » Les morts de la guerre lui font demander la raison pour laquelle on se bat, mais les réponses des ceux

comme Beauduin ne lui satisfait pas. Larreguy de Civrieux finit par continuer comme toujours sans comprendre ses actions en face de la réalité de guerre.

On voit aussi dans ce poème l'usage du pronom personnel 'je' contrairement aux poèmes patriotiques qui utilisent plutôt 'nous'. Cela est une caractéristique des auteurs protestataires anglais, allemands et français, souvent utilisée suivant l'habitude d'usage des « récits à la première personne » (« first person narratives » ; ma traduction) pour les allégories (Marsland, 182). Dans le poème « Coqs de combat » d'Edmond Adam, écrit d'un point de vue d'un homme qui dirige ses soldats en traversant le 'no man's land' pour une attaque contre les Allemands. Tout ce poème est à la première personne, ce qui est remarquable dans ce passage où l'homme parle au soldat ennemi qui les attaque :

Mon maître a raison,

tu n'es qu'une brute.

Tu vas peut-être me tuer.

J'ai des enfants et une femme...

Tac ! Mon vieux, je me vengerai.

Et je t'embrocherai, demain, devant ta mitrailleuse !

Et si tu as une femme,

tant pis pour elle,

et tant pis pour tes enfants !

Ici le style d'écriture est très personnel avec l'usage des mots égoïstes du soldat principal :

« *mon* maître », « *j'ai* des enfants et une femme », « *je me* vengerai », « *je* t'embrocherai », etc.

(mes italiques). Tout est centré sur son point de vue, sur ses sentiments, comme s'il parle d'une

expérience réelle qu'il a vécue. Cette expérience dont on parle dans le poème aide les lecteurs à mieux comprendre l'allégorie des soldats comme des coqs de combat qui appartiennent aux maîtres qui les utilisent pour leur propre gain et au détriment des 'coqs' qui n'ont rien à gagner.

Les horreurs de guerre avec le gaz, les gueules cassées et les millions de morts sont très loin de la beauté présentée au public. Vu ce contraste, on comprend aisément l'attitude négative d'André Martel vis-à-vis de la beauté du printemps. Il parle de mourir pendant cette saison où :

[. . .] la fleur s'ouvre et, toute mignonne,

Montre ses petits doigts !

.....

Lorsque l'être et la chose, et toute la nature,

Vous donnent le frisson !

.....

Quand tout vous dit d'aimer et de chanter, de rire,

Au monde radieux...

Dans notre cœur ému, laisse-nous te maudire,

O printemps odieux !

Beaucoup de poètes-soldats de la guerre, non seulement français, abordent le sujet de la mort et pour ceux qui croyaient que leur mort vaudrait quelque chose pour le pays ou vaudrait la peine, ce qui rend la mort plus facile (Marsland, 195-96). Cependant, face à la vie si belle, où tout se renouvelle, c'est difficile d'aller se battre pour la Patrie et mourir allègrement. En fait, cela donne envie de maudire la beauté de la vie.

Une autre rupture entre l'idéal de la guerre et la réalité est l'honneur donné aux soldats. Dans la propagande et les poèmes des civils, les soldats sont vantés pour leurs sacrifices et leurs actions nobles sur le champ de bataille. Cependant, les soldats trouvent souvent la situation dans les tranchées loin d'être noble et digne de louange. Dans le poème « Petite chanson des mutilés » par Benjamin Péret, la voix du poème est celle d'un soldat qui a reçu la Croix de guerre pour avoir perdu la jambe. La cause de cette perte n'était pas très intéressante : les rats de Verdun l'ont mangée. Il dit aussi que malgré avoir « mangé beaucoup de rats / [. . .] ils ne m'ont pas rendu ma jambe ». Pour le public, la médaille montre la valeur du soldat, mais en réalité elle n'a rien à voir avec sa valeur en combat. C'est juste qu'il a vécu des expériences horribles avec les vermines de la nature pendant son service militaire.

Pour les femmes qui restent au foyer, elles ont également mal à réaliser la situation. Certes, il y avait des femmes qui comprennent la souffrance et la mort de leurs proches comme Delarue-Mardrus qui note qu'« il y a l'enfer au delà de mes vitres », mais le fait de reconnaître que ces hommes sont morts et ne reviendront jamais est encore plus difficile. Henriette Charasson capture bien cette difficulté dans un poème écrit à son frère après avoir eu les nouvelles de sa mort probable. Dans la première de strophe « À Cam » elle dit, « Ce n'est qu'à certaines minutes que je comprends enfin, mon frère, que tu es mort. » Pour elle, il semble qu'il « es[t] parti depuis des mois » et qu'il « reviendr[a] quand sonnera l'heure de la grande victoire ». Elle parle du lendemain de son départ, pour montrer qu'il lui est difficile de croire il n'est plus vivant. Pour elle, le courage n'est pas d'éviter le deuil parce qu'elle est sûre qu'il n'est pas mort. De surcroît, elle l'attendra jusqu'à la fin et finira son poème en répétant qu'il est difficile d'accepter la mort de son frère.

De l'autre côté, Anna de Noailles montre également sa difficulté de comprendre la situation chanceuse d'un membre de sa famille. Son poème « À mon fils » parle de l'incrédulité qu'elle ressent devant le fait que son fils a presque l'âge d'aller à la guerre. « Trois ans, quatre ans de plus que toi, les enfants meurent » elle dit des jeunes hommes au front. Elle parle de l'ironie de la réalité que ceux qui sont encore enfantins tuent et meurent, tandis que son enfant s'y l'échappe par quelques années.

Dans « Elles », Henriette Sauret aborde la passivité des femmes et leur manque de contrôle sur une situation où leurs hommes meurent. Son poème parle des devoirs des femmes au foyer : garder l'ordre au foyer, nettoyer, cuisiner, et d'autres petits boulots. « Elles n'ont que leurs pleurs, l'attente et le silence » pendant que « Leur bonheur arraché part avec leurs amants ». Sauret demande pourquoi les hommes doivent partir et mourir pour protéger leur famille et foyer plutôt que d'être là pour eux, une « Paradoxe ironique et dilemme jaloux ». De plus, elle critique les femmes qui étaient des « lionnes » avant, avec plus de liberté mais qui maintenant sont passives et acceptantes du rôle qui on leur donne. Pour elle, c'est incroyable comment à présent les femmes n'ont ni voix ni volonté forte.

Cela vient peut-être du système social du jour. Dans son article « Beyond the Canon : French Women's Responses to the First World War » Catherine O'Brien explique comment la littérature des femmes pendant la guerre soutient la patriarchie du temps. Les idées que les femmes sont considérées comme des riens sans un homme, qu'elles sont faibles contre la fortitude des hommes et devraient taire leurs plaintes sont des thèmes centraux dans l'écriture féminine de l'époque (O'Brien 203-04, 207). Même si O'Brien parle des romans plutôt des

poèmes, l'acceptation de cette doctrine sociale de la patriarchie peut expliquer pourquoi les femmes dans le poème de Sauret sont si hésitantes de se manifester.

En fait, ces sujets sont fréquents dans les poèmes des auteurs femmes. Cécile Périn dans son « Avril de guerre » parle aussi du sort et des silences des femmes :

La neige blanchit les chemins

Et le vent siffle sous les portes.

Avril de guerre, Avril étreint

Par la brise aux cinglantes mains,

Avril aux clartés demi-mortes !

Les femmes ont des voiles noirs

Et les jeunes filles sont graves.

On parle à voix basse. Le soir

Tombe... Silence... Un peu d'espoir

Brille en l'ombre ainsi qu'une épave.

Nous sommes là. Nous nous taisons.

.....

Nous sommes là comme en prison.

Immobiles dans nos maisons

Nous savons que les hommes meurent.

Comme les femmes desquelles Sauret parle, ces femmes sont incapables d'agir. C'est à elles d'accepter sans un mot leur situation et la situation de leurs maris, frères, fils et amoureux.

Dans ce temps, la responsabilité des femmes était de tout sacrifier pour la patrie : la famille, le repos, l'argent, et la liste continue... Ce n'était pas assez de donner la vie de leurs proches masculins, mais il fallait aussi s'occuper du foyer. Parce que les hommes étaient partis, il fallait que les femmes travaillent dans les champs agricoles, dans les usines ou d'autres lieux de travail pour remplacer les hommes qu'elles ont placidement vus aller à la guerre. Quand les femmes étaient payées moins que les hommes ou qu'elles travaillaient jusqu'à l'épuisement, c'était attendu qu'elles continuent toujours pour faire leur part pour la patrie.⁴ En voyant cela, ce n'est pas étonnant que les poètes comme Sauret qui, dans la même veine que Larreguy de Civrieux, demandent pourquoi on donne tellement sans question.

Bien que les expériences des hommes et des femmes soient différentes, les deux avaient des difficultés à comprendre les réalités de la guerre : les hommes à comprendre la laideur et l'horreur du front et les femmes à comprendre les morts hors de leur contrôle de leurs êtres chers. Il se peut que la poésie soit une façon d'avoir un peu de contrôle quand c'était leur devoir de rester silencieuses.

Dans la poésie française de cette guerre il y a une perspective plus vaste du monde dans les poèmes des soldats.⁵ Parce que c'était une guerre mondiale, il y avait un aspect mondial de ce combat qui les soldats ont saisi. Un bon exemple se trouve dans « Dominos d'ossements... » par Louis Aragon où il demande à tous les soldats morts pour la France de rester tranquilles dans leurs tombes éparpillées parmi les pays. Il fait référence aux Anglais, aux Sénégalais et aux

Marocains et dit que ceux qui sont enterrés « Sous les pierres d'Arras » sont les « fils d'une autre patrie ».

De même, dans son poème Guillaume Apollinaire parle des gens internationaux, mais plutôt ceux qui ne sont pas associés avec la guerre. Il commence son poème « Il y a » en parlant des soldats et de la scène militaire sans oublier l'arrière dans le vers suivant : « Il y a des femmes qui demandent du maïs à grands cris devant un Christ sanglant à Mexico » et fait plus tard une référence aux fils barbelés dans encore un autre pays : « Il y a des figues de Barbarie sur ces cactus en Algérie ». Son poème est écrit d'une façon déjà très décousue, mais on voit ici qu'il parle des choses quotidiennes dans d'autres régions du monde, comme les souffrances et les plantes. On peut dire qu'Apollinaire n'est pas égoïste dans sa perspective de la vie : il est conscient du monde hors de la France. A la fin du poème il parle encore des gens dans autres pays :

Il y a des Hindous qui regardent avec étonnement les campagnes
occidentales

Ils pensent avec mélancolie à ceux dont ils se demandent s'ils les
reverront

Car on a poussé très loin durant cette guerre l'art de l'invisibilité

Il ne parle pas des soldats indiens qui se battent pour les Anglais dans la guerre, mais il parle des gens en Inde à qui cette guerre n'appartient pas mais qui doivent sacrifier leurs connaissances, leurs amis, leurs membres de famille. Dans un effort de combattre l'invisibilité de ceux qui sont voix, Apollinaire voit ceux qui s'y sont associés ou qui n'ont rien à voir directement avec la guerre.

D'autres pensent encore plus universellement qu'Apollinaire, explorant les similarités et l'unité de l'humanité qui se trouvent déchirées par le conflit. René Arcos, par exemple, s'y adresse dans « Les morts... ».

Le vent fait flotter

Du même côté

Les voiles des veuves

Et les pleurs mêlés

Des milles doubleurs

Vont au même fleuve.

Voilà le début de son poème : les deux côtés de la guerre pleurent leurs morts. Les « fils divisés » de la guerre « déchire[ent] l'Humanité / En vains lambeaux de territoires ».

Effectivement, « Les morts sont tous d'un seul côté ». Parce qu'il y a pour le monde « Qu'une patrie et qu'un espoir / [. . .] Qu'un combat et qu'une victoire. » Pour Arcos, les combats, les tueries, la violence, c'est pour rien parce qu'on va tous mourir et revenir à la même terre à jamais. Au niveau de l'Humanité, Larreguy de Civrieux et Arcos semblent de partager la même attitude perplexe devant le non-sens, l'inutilité et la tragédie du combat.

Edmond Adam partage avec Arcos la pensée que les Français ne sont pas si différents de leurs ennemis. Son poème « Coqs de combat » utilise du verbiage très fort contre les « Cochons de Boches ». Il les définit comme des assassins cachés qui s'en fichent des soldats français. Mais au fur et mesure que le poème progresse, il admet que le soldat allemand qui l'attaque est son

« voisi[n] / d'atelier, presque copai[n]. » Tous les deux sont des coqs qui sont « lancés l'un contre l'autre » et qui « combattent sans merci » pour leurs maîtres.

Le Français dans le poème explique que « Mon patron m'a dit que le tien / était [. . .] un rien qui vaille, un assassin ! » et que son ennemi est « une brute » pour essayer de le tuer puisque « J'ai des enfants et une femme... ». Mais il admet après que « ton patron / t'a peut-être dit ça du mien... » et qu'il va tuer l'Allemand même si son ennemi a une femme et des enfants. « Moi aussi, » dit-lui « je suis une brute, / quand on me pousse à bout. » Il se rend compte que son ennemi et lui sont dans la même situation avec la même attitude : il n'y a pas de grande différence entre eux. En fait, la raison pour laquelle ils se battent est parce que c'est ce que leurs maîtres ordonnent. Plutôt que de suggérer un esprit de résistance, toutefois, Adam dans son poème reflète la même attitude de passivité en face de l'absurde qu'Arcos et Larreguy de Civrieux.

Les femmes françaises au foyer ne prennent pas cette perspective globale de la guerre dans leurs écritures. Elles sont plutôt préoccupées par leurs proches ou compatriotes sur le champ de bataille. En fait, dans tous les poèmes de femmes traduits pour cette mémoire les auteures au moins mentionnent les hommes qui battent. Sauret dans « Elles » demandent pourquoi les femmes laissent leurs hommes et fils mourir sans un mot ; Noailles contemple le fait que des garçons qui sont encore « enfants » sont au combat dans « À mon fils » ; le poème « À Cam » de Charasson met en valeur sa relation avec son frère soldat qu'on dit mort ; Delarue-Mardrus parle du « combattant qui pense à ses canons » et du « militaire » ; et Cécile Périn discute des femmes qui restent silencieuses chez elles sachant « que les hommes meurent ».

O'Brien note que dans la littérature des femmes pendant la guerre : « . . .les personnages femmes fictionnelles—incapables de prendre part aux réalités physiques du champs de guerre—sont traditionnellement animées dans l'histoire de la guerre [dans le roman] par leur relation avec des soldats au champs de bataille » (« . . .fictional female characters—unable to take part in the physical reality of the battlefield—are traditionally given life in the war story through their relationship to the soldiers at the front.» ; ma traduction) (203). Quand on met tellement d'emphase sur la guerre, les femmes se sentent inutiles parce qu'elles ont peu à sacrifier physiquement au combat national. Par conséquent, il est normal qu'elles se tournent vers les hommes—qui mènent toute l'action de la guerre—comme sujet et raison de vivre. Il n'est pas étonnant que cela soit aussi vrai pour la littérature que pour la poésie.

Dans les poèmes, on voit aussi les émotions des femmes qui considèrent leur situation psychologique et physique par rapport à la situation de la guerre. Gary D. Mole dans son article « Réactions à la Grande Guerre dans la poésie féminine française » remarque que dans la même veine que les soldats qui écrivaient les poèmes, les poétesses sont une voix pour les femmes qui souffrent à cause de la guerre (734-35). Il continue à dire que dans son corpus de poèmes de huit auteures : « C'est donc avant tout le deuil, personnel et collectif, qui s'exprime dans cette poésie » (735). Effectivement, c'est un grand thème dans les poèmes. « Avril de guerre » explique comment les femmes sont tristes et en deuil à cause des effets de la guerre et la connaissance que les hommes à la guerre meurent tandis que dans le poème « Elles » les femmes se taisent malgré la mort de leurs hommes.

Les poèmes de Charasson et de Noailles sont les plus personnels, leurs titres « À Cam » et « À mon fils » désignent les membres de leurs familles comme sujet principal du poème. Cette pièce d'écriture de Charasson est centrée sur son frère et ses émotions liées avec lui. Les petits détails comme la scène de la dernière nuit avant son départ ou son attitude de tendresse pour lui montrent comment le poème et les pensées de Charasson se focalisent sur lui.

Noailles met également son fils à l'honneur. Il est trop jeune pour « répondre à ce grand « En avant » », mais elle pense tout même à son départ manqué pour le front. Elle note aussi des petites choses précieuses à elle, comme la « studieuse voix » de son fils qui « récite [ses] leçons » ou comment il met « sur la table, avec indifférence, / [Sa] main humble et sans gloire, et qui n'a pas tué... ». C'est le bien aimé qui est mis en valeur dans ces deux poèmes.

Donc, les hommes sont plus conscients de ceux qui se trouvent hors de leur sphère de connaissance comme une partie de l'Humanité : les Allemands comme soldats d'une situation similaire ou les femmes au Mexique qui ont faim, par exemple. En revanche, les femmes sont plus préoccupées dans leurs poèmes par ceux qui sont membres de leur communauté : leurs frères, fils, hommes ou autres compatriotes français.

Enfin, en analysant les différentes d'expériences des auteurs soldats et des femmes au foyer, le fossé entre les deux devient apparent. Malgré que les deux côtés aient appris l'idée que le sacrifice pour la Patrie et pour Dieu valent la peine, il y avait, comme on a vu, ceux qui n'ont pas accepté cette idée, dans les poèmes par exemple de Larreguy de Civrieux qui continue dans la guerre « Sans en comprendre le pourquoi... » Les soldats ont vécu les horreurs

de la guerre, la vie dans les tranchées, et les visages des soldats allemands qui, comme Adam a dit, sont leurs « voisins d'atelier ». Pour eux l'idée de la beauté de la guerre est déchirée.

Cette ambiguïté était quelque chose que les femmes ne pouvaient pas comprendre. Pour celles qui n'avaient jamais vécu une attaque, elles ne pouvaient pas comprendre la destruction, l'inhumanité et les dilemmes morales que les hommes vivaient régulièrement. Elles vivaient plutôt l'horreur du manque : le manque des hommes, des frères, et des fils. Le manque de voix dans leur situation quand leur devoir était de continuer à s'occuper du foyer comme avant, et le manque d'espoir quand leurs proches étaient tués loin d'elles.

Comment, donc, est-ce que les soldats pouvaient leur faire comprendre leur expérience ? Ce n'était pas possible et ils n'avaient pas envie de le faire, non plus. Noël Garnier le montre bien dans « Il pleut encore... » :

Que vous être heureux d'avoir une maman :

il fait toujours beau temps dans les lettres des mères

et quand vous répondez, il fait toujours beau temps :

elles auraient tant de chagrin, les pauvres chères,

si vous ne leur disiez toujours : « Il fait beau temps.

Non, je n'ai pas eu froid —et déjà sur nos têtes

une hirondelle passe avec un petit cri...

Ce sera le printemps demain — et aujourd'hui

je te le dis, déjà ce n'est plus l'hiver bête

et méchant de te faire peur, maman chérie ! »

Qu'il est doux de mentir ainsi à ceux qu'on aime
 avec des mots de tous les jours, qui sont les seuls
 que l'on comprenne bien, qui sont toujours les mêmes
 et qui ne perdent pas à voyager, tout seuls,
 l'inflexion d'amour des lèvres qui les sèment.

Comme on voit de cet extrait, c'est leur montrer de l'amour quand on ment aux gens au foyer. On ne veut pas que les proches s'inquiètent ou qu'ils aient plus de fardeaux que nécessaire. Les mères continuent à la maison avec leur boulot de tous les jours. Elles ne peuvent pas comprendre si Garnier les explique qu'on « ressembl[e] aux morts ». Donc, c'est mieux de leur dire « des mots de tous les jours, qui sont les seuls / que l'on comprenne bien » et qui n'auraient pas été censurés ou perdus au voyage.

Pour les hommes, c'était aussi difficile à comprendre la misère des femmes qui n'avaient rien à faire pour changer la situation de la guerre. Bien qu'elles puissent travailler dans les usines ou être infirmières, elles avaient l'opportunité de faire, pour la plupart, du travail qui aidaient indirectement la cause de la guerre. Malgré que l'expérience des femmes soit moins violente et horriblement physique, elles menaient une vie pleine d'inquiétude face au combat de leurs proches-soldats et de passivité en face de la guerre. Elles luttèrent constamment contre des sentiments bouleversants en face du non-retour de leurs bien aimés. Dans le poème de Noailles cité ci-haut, on voit comment on ne peut pas rendre compte du conflit intérieur des femmes. Pendant qu'elle est « absorbé[e] par l'Histoire de France » et par

des pensées que son fils a presque l'âge de tuer, il met sa main « sur la table, avec indifférence », oubliant des pensées de sa mère.

Est-ce que les soldats peuvent comprendre les sentiments passionnés des femmes comme Delarue-Mardrus qui écrit : « Mais je sens, mais je veux, mais j'espère, mais j'aime » et « Je veux vaincre !... Oh ! le cri des femmes dans la nuit ! » ?

Au même temps que les femmes ressentent ces sentiments forts et déchirants, la société leur prescrivait de supporter silencieusement leur agonie et d'encourager les hommes. Comme dit Mole dans « Réaction à la Grande Guerre dans la poésie féminine française », les femmes avaient un grand dilemme : « encourager les hommes, c'était être indifférente à leur souffrance ; dénoncer leurs efforts, ce l'était également » (742). Ce conflit se trouve dans la poésie des civils. Sauret critique les femmes pour céder aux ces souhaits de la société qui « Juste leur [permet] de craindre et de souffrir ». En effet la société :

[. . .] vous tient sous le strict de la loi ;

Créatures de force, on vous mue en passives.

Chacun dans sa stalle, avec l'âme aux abois,

Et la parole éteinte et l'ardeur inactive.

Pour les femmes, comme les soldats, c'était difficile et presque impossible de communiquer aux bien-aimés au front ce qu'elles vivaient justement. Surtout, l'un côté voulait que l'autre ne soit pas démoralisé et vice-versa, paradoxe ironique car chacun cachait sa propre démoralisation.

La Grande Guerre était horridique. Même pour ceux qui acceptent la guerre comme nécessaire, le fait de tuer d'autres humains est une chose terrible. Les expériences de ceux qui ont vécu ces horreurs ont résulté en une multitude de poèmes de soldats au front et des femmes à l'arrière. Leurs poèmes parlent beaucoup du devoir à la nation et à Dieu, la réalisation des réalités de la guerre, le manque de contrôle dans la situation et la déconnexion entre les soldats et les civiles. Les deux côtés, le front et l'arrière, ont vécu des expériences de la mort, du désespoir, de la déception et de la peine, mais leurs façons de manifester expériences sont très différentes et ont finalement créé un fossé entre les deux.

La grande guerre s'est terminée il y a presque cent ans, mais en lisant ces poèmes personnels, on peut s'approcher des divers sentiments et pensées de cette grande guerre. Même si cette guerre est loin de nous, il ne faut jamais l'oublier parce que quand on comprend le passé on peut mieux comprendre son présent et on peut plus facilement éviter les erreurs du passé. Il faut étudier les horreurs de guerre pour mieux apprécier la paix du son présent. Comme Louis Aragon a dit : « Et plus le mal amer plus merveilleux le bien ».

Nous nous souvenons.

Poèmes

Edmond Adam
Coqs de combat/Gamecocks

En rampant je sors de mon trou,
de ma tranchée noire, où la boue
nous enlise.
Je rampe en allongeant le cou
et sans oser lever le tête.
Mon sang bout, et bat mes tempes.
Je rampe
et mes hommes me suivent
en rampant
dans la boue,
et s'accrochent aux fils de fer
qui grincent et les écorchent
de leurs dents croches,
et leur baïonnette cliquette.

Tacatacat... dzzitt ! dzzitt !...
On se fait plat... Tacatac... dzitt !!...
On voudrait s'aplatir davantage.
« Ils nous ont vus... —Ils nous ont entendus ! »
Pointu comme une baïonnette,
un frisson nous glace le dos...
Mon poing crispé serre mon revolver.
Et je relève un peu la tête.
Mon front est moite et mon corps sue.

Mais ils ne tirent plus.
Nous avançons péniblement,
en rampant... Chut !
Nom de Dieu, faites doucement !
Attention à vos baïonnettes.
Eh bien, là-bas, avancez donc !
Clac !... jjjhvv...
Une fusée décrit sa trajectoire,
et vient s'épanouir en éblouissement
sur nos têtes prosternées.

Tacatac !... Ils ne nous voient pas,
mais tacatacatatac !... et : dzzitt ! dzzitt ! dzzitt !
Cochons de Boches !
Puis la nuit se refait, plus noire,
et nous gagnons un trou d'obus,
pour respirer un peu.

Ta koum !... Ta koum !...
que c'est sinistre !

Crawling I leave my hole,
my black trench, where the mud
weighs us down.
I crawl, stretching my neck
without daring to raise my head.
My blood boils, and pounds in my temples.
I crawl
and my men follow me
crawling
in the mud,
and clinging onto the barbed wires
that grate and tear at them
with their crooked teeth,
and their bayonets clatter.

Tackatacat... dzzitt! dzzitt!...
We go flat... Tackatac... dzitt!!...
We'd like to flatten ourselves even more.
"They saw us... —They heard us!"
Sharp as a bayonet,
a shiver goes down our spines...
My on-edge fist clenches my revolver.
And I raise my head a little.
My brow is clammy and my body sweaty.

But they shoot no more.
We inchingly advance,
crawling... Shh!
In the name of God, go softly!
Watch out for your bayonets.
Well, go over there, advance then!
Clack!... jjjhvv...
A flare traces its trajectory,
and comes to blossom dazzlingly
on our prostrated heads.

Tackatac!... They don't see us,
but tackatacatatac!... and: dzzitt! dzzitt! dzzitt!
German Pigs!
Then the night returns, even darker,
and we reach a shell hole,
to breathe a little.

Ka-boom!... Ka-boom!
how it's sinister!

Dzzitt ! dzzitt !... Tacatac ! tac !
 Mais nom de Dieu, cochon de Boche,
 vas-tu longtemps nous embêter
 avec ta mitrailleuse ?
 Je sais bien : tu nous vois ramper
 vers toi.
 Alors, à travers ton créneau,
 tu dégages ta gueuse de mécanique.
 Tu voudrais bien nous amocher...
 Si tu nous entendais hurler, Sauvage,
 comme tu gueulerais : « Komm, Fritz !
 Hör' die Franzosen singen ! »⁶
 Tacatacatac !... Tac !... Tac !...
 Mais enfin que t'avons-nous fait ?
 Nous sommes dans nos fils de fer,
 à nous ;
 nous allons les couper, faire une brèche !
 Demain, quand nous serons chez toi,
 pendant le coup de main,
 défends-toi, nom d'un chien,
 tire sur nous : mais pas ce soir !
 Laisse-nous préparer notre affaire.
 Tac !... dzzitt !... dzzitt !... dzzitt !...
 Eh ! tire donc après tout,
 sale brute !
 On t'a mis là pour ça. Tire, tire !
 Tu fais ton métier, nous le nôtre.
 Ta koum !
 On s'en fout, va,
 tu peux tirer :
 tu tires au hasard, sans nous voir,
 dans le noir qui nous cache.
 C'est pour rien que ta gueuse crache.

Je ne t'en veux pas trop, tu sais.
 Voilà quatre ans que tu fais ce boulot
 derrière ton créneau...
 Ben, nous, voilà quatre ans aussi que l'on travaille
 à tricoter ces grandes mailles de réseaux,
 et les couper, la veille des attaques,
 pour passer à travers et te chasser
 de tes tranchées.

Tu vois, on est voisins
 d'atelier, presque copains.
 On turbine pour deux maisons rivales.
 Bah ! peut-être qu'elles se valent ;
 on n'en sait rien !
 Mon patron m'a dit que le tien
 était une crapule, un gueux, une canaille,

Dzzitt! Dzzitt!... Tackatac! tack!
 But in the name of God, German pig,
 are you going to harass us for a long time
 with your machine gun?
 I know well: you see us crawling
 towards you.
 Then, through your porthole,
 you discharge your mechanical whore.
 You would love to thrash us...
 If you heard us scream, Barbarian,
 how you would bellow: "Komm, Fritz !
 Hör' die Franzosen singen !"⁶
 Tackatacatak!... Tack!... Tack!...
 But come on, what've we done to you?
 We're among our barbed wire,
 our own;
 we're going to cut them, to make a breach!
 Tomorrow, when we'll be in your domain,
 during the surprise attack,
 defend yourself, dammit,
 fire on us: but not tonight!
 Let us prepare our affair.
 Tack!... dzzitt!... dzzitt!... dzzitt!...
 Fine! shoot then after all,
 dirty brute!
 You were put there for that. Fire, fire!
 You do your job; we, ours.
 Ka-boom!
 We don't give a damn, go,
 you can fire:
 you shoot randomly, without seeing us,
 in the darkness that hides us.
 It's for nothing that your whore spits.

I don't blame you much, you know.
 It's been four years that you've been doing this work
 behind your porthole...
 Well, us, it's been four years, too, that we've been doing our work
 knitting this big network of mesh,
 and cutting it, the day before an attack,
 to break through and chase you
 from your trenches.

You see, we are neighbors
 in our occupation, almost friends.
 We slave away for two rival houses.
 Bah! maybe they're the same;
 who knows!
 My boss told me that yours
 was a scoundrel, a beggar, a crook,

un rien qui vaille, un assassin !
 Mais ton patron
 t'a peut-être dit ça du mien...

Bref, on se bat comme des chiens,
 comme des coqs
 dont les maîtres s'acharnent
 à jouer l'un contre l'autre
 une partie où ils s'enragent.
 L'un, à la fin, sera ruiné ;
 l'autre ne sera pas plus riche.
 Et leurs coqs se seront plumés,
 déchirés et déchiquetés,
 saignés, tués...

Tac ! tac ! tac ! tac !...
 Assez, mon vieux !
 Tu es plus bête que ces coqs.
 Dzzitt !... Dzzitt !...
 Mais, malheureux, que tu es bête !
 Tac ! tac !... c'est révoltant, à la fin.
 Mon maître a raison,
 tu n'es qu'une brute.
 Tu vas peut-être me tuer.
 J'ai des enfants et une femme...
 Tac ! Mon vieux, je me vengerai.
 Et je t'embrocherai, demain, devant ta mitrailleuse !
 Et si tu as une femme,
 tant pis pour elle,
 et tant pis pour tes enfants !
 Moi aussi, je suis une brute,
 quand on me pousse à bout.

Et nous ferons comme ces coqs courageux
 qui, une fois lancés l'un contre l'autre,
 bravement, héroïquement,
 combattent sans merci,
 et crèvent tous les deux, le soir, de leurs blessures,
 aux bravos de la galerie émerveillée
 pour la gloire, mais pour la ruine aussi,
 hélas !
 de leurs maîtres impardonnables.

a worthless nothing, a killer!
 But your boss
 perhaps said the same thing of mine...

Anyway, we fight each other like dogs,
 like gamecocks
 whose masters strive to
 play one against the other
 a match where they are enraged.
 One, in the end, will be ruined;
 the other won't be any richer.
 And their cocks will be plucked,
 torn and ripped to shreds,
 bleeding, killed...

Tack! tack! tack! tack!...
 Enough, old man!
 You're stupider than these cocks.
 Dzzitt!... Dzzitt!...
 But, you unfortunate soul, how stupid you are!
 Tack! tack!... it's revolting, in the end.
 My master is right,
 you're nothing but a brute.
 Maybe you're going to kill me.
 I have children and a wife...
 Tack! Old man, I will take my revenge!
 And I will stab you through, tomorrow, in front of your machine gun!
 And if you have a wife,
 too bad for her,
 and too bad for your children!
 Me too, I am a brute,
 when I am pushed to the limit.

And we'll be like courageous cocks
 who, when set against each other,
 bravely, heroically,
 fight without mercy,
 and die, at night, from their wounds,
 to the applause of the enthralled crowd
 for the glory, but for the ruin as well,
 alas!
 of their unforgivable masters.

(Adam 1-4)

Guillaume Apollinaire

Il y a/ There Is

Il y a un vaisseau qui a emporté ma bien-aimée	There is a ship that carried off my beloved
Il y a dans le ciel six saucisses et la nuit venant on dirait des asticots qui naîtraient des étoiles	There are in the skies six sausages and the coming night one says of the maggots that are born of stars
Il y a un sous-marin ennemi qui en voulait à mon amour	There is an underwater enemy who was angry with my love
Il y a mille petits sapins brisés par les éclats d'obus autour de moi	There are around me a thousand little trees broken by shrapnel
Il y a un fantassin qui passe aveuglé par les gaz asphyxiants	There is a foot soldier who passes blinded by the asphyxiating gas
Il y a que nous avons tout haché dans les boyaux de Nietzsche de Goethe et de Cologne	There is only us, having destroyed everything in the guts of Nietzsche, of Goethe and of Cologne
Il y a que je languis après une lettre qui tarde	There is only my languishing for a letter that is late
Il y a dans mon porte-cartes plusieurs photos de mon amour	There are in my card holder several photos of my love
Il y a les prisonniers qui passent la mine inquiète	There are prisoners who pass by the mine with worried looks
Il y a une batterie dont les servants s'agitent autour des pièces	There is a battery whose gunners twist and turn around the chambers
Il y a le vagemestre qui arrive au trot par le chemin de l'Arbre isolé	There is the postman who arrives at a trot by the path of the isolated Arbre
Il y a dit-on un espion qui rôde par ici invisible comme l'horizon dont il s'est indignement revêtu et avec quoi il se confond	There is, one says, a spy who prowls here invisible like the horizon in which he is disgracefully dressed and with which he is disguised
Il y a dressé comme un lys le buste de mon amour	There is standing like a lily the bust of my love
Il y a un capitaine qui attend avec anxiété les communications de la T.S.F. ⁷ sur l'Atlantique	There is a captain who waits anxiously for the communications of the T.S.F. ⁷ on the Atlantic
Il y a à minuit des soldats qui scient des planches pour les cercueils	There are at midnight soldiers who saw boards for the coffins
Il y a des femmes qui demandent du maïs à grands cris devant un Christ sanglant à Mexico	There are women who ask for corn with great cries before a bleeding Christ in Mexico City
Il y a le Gulf Stream qui est si tiède et si bienfaisant	There is the Gulf Stream that is so tepid and so regenerative
Il y a un cimetière plein de croix à 5 kilomètres	There is a cemetery full of crosses 5 kilometers from here
Il y a des croix partout de-ci de-là	There are crosses all around here and there
Il y a des figues de Barbarie sur ces cactus en Algérie	There are Barbary figs on these cacti in Algeria
Il y a les longues mains souples de mon amour	There are the long, supple hands of my love
Il y a un encrier que j'avais fait dans une fusée de 15 centimètres et qu'on n'a pas laissé partir	There is an inkwell that I had made in a 15-centimeter rocket and that one had never launched
Il y a ma selle exposée à la pluie	There is my seat exposed to the rain
Il y a les fleuves qui ne remontent pas leurs cours	There are rivers that do not return to their sources
Il y a l'amour qui m'entraîne avec douceur	There is the love that carries me away with kindness
Il y avait un prisonnier boche qui portait sa mitrailleuse sur son dos	There was a German prisoner who carried his machine gun on his back
Il y a des hommes dans le monde qui n'ont jamais été à la guerre	There are men in the world who have never been to war
Il y a des Hindous qui regardent avec étonnement les campagnes occidentales	There are Hindus who watch with surprise the Western campaigns
Ils pensent avec mélancolie à ceux dont ils se demandent s'ils les reverront	They think with melancholy of those whom wonder if they will ever see again
Car on a poussé très loin durant cette guerre l'art de l'invisibilité	Because one has pushed too far during this war the art of invisibility

(Apollinaire, *Anthology* 8-9 ; Apollinaire, *Calligrammes* 274, 276)

Louis Aragon

Dominos d'ossements/Dominos of Bones

<p>Dominos d'ossements que les jardiniers trient Pelouses vertes à l'entour des sépultures Sous les pierres d'Arras fils d'une autre patrie</p> <p>Dont les noms sont tracés d'une grosse écriture Blanc sur blanc les voilà nos hôtes désormais Où la mort a fixé leur villégiature</p> <p>La Manche pleure entre eux et ceux qui les aimaient Mon oncle d'Angleterre est là dans cette foule Entend-il comme nous le rossignol en mai</p> <p>Lorette que l'odeur d'Afrique gorge et saoule Cimetière en plein ciel pâle aux Sénégalais L'oubli comme un burnous aux Marocains s'enroule</p> <p>Les sables ont couvert les larmes et les plaies Les lamentations ont cessé dans la brume Il n'est pas de palmiers dans le Pas-de-Calais</p> <p>Ces hauteurs d'un vin noir encore au matin fument Le vent foule à leur toit les raisins vendangés Et ses dansants pieds de leur sang se parfument</p> <p>Demeurez dispersés dans nos champs saccagés Vous gisants que des croix blanches perpétuent Et vous à Douaumont engrangés et rangés</p> <p>L'ordre est mis à jamais dans les grands ossuaires Spectres de mon pays reposez reposez Laissez sur vous tomber la dalle et le suaire</p> <p>Ne faites plus chez nous ce bruit du cœur brisé Ne revendiquez plus au foyer votre place Et ne gémissiez plus le soir à la croisée</p> <p>N'arrêtez plus les enfants qui s'en vont en classe Les pauvres survivants ont le droit d'être heureux Ne les réveillez pas de vos bouches de glace.</p> <p>Ne venez pas troubler le pas des amoureux Laissez l'oiseau chanter laissez l'ombre être douce Laissez les jeunes gens s'en aller deux par deux</p> <p>Que la tombe s'apaise et se couvre de mousses Que la terre mouillée en étouffe les bruits Voyez l'herbe se lève et le taillis repousse</p>	<p>Dominos of bones that the gardeners sort through Fields of green surrounding sepulchers Under the rocks of Arras sons of another fatherland</p> <p>Whose names are traced in large letters White on white, there they are, our guests henceforth Where death fixes their stay</p> <p>The British Channel cries between them and those who loved them My uncle from England is there in this crowd Like us he hears the nightingale in May</p> <p>Lorette that the odor of Africa fills and makes drunk Cemetery in the sky too pale for the Senegalese Forgetfulness cloaked like a Moroccan burnoose</p> <p>The sands have covered the tears and wounds The wailings have ceased in the haze There are no palm trees in the Pas-de-Calais</p> <p>These mountains of black wine still smoke in the morning The wind treads on their harvested grapes And its dancing feet from their blood is perfumed</p> <p>Live dispersed in our pillaged fields You recumbent effigies⁸ that white crosses perpetuate And you at Douaumont gathered and put away</p> <p>Order is put forever in the great ossuaries Ghosts of my country rest rest Let on you fall the headstone and the shroud</p> <p>Make no more within our house this noise of a broken heart Claim no more at home the place you once had Groan no more in the night at the window</p> <p>Stop no more the children who run along to school The poor survivors have the right to be happy Wake them not with your icy lips.</p> <p>Come not to trouble the steps of lovers Leave the bird to sing let the shadow be light Leave the young to go off two by two</p> <p>Let the tomb subside and be covered with moss Let the soaked earth dampen the noise See the grass spring up and the underbrush regrow</p>
---	--

<p>Les myrtes ont des fleurs les cyprès ont des fruits Bonheur ô braconnier tends tes pièges de toile Les cyprès ont des fruits qui démentent la nuit</p> <p>Les myrtes ont des fleurs qui parlent des étoiles Et c'est de mes douleurs qu'est fait le jour qui vient Plus profonde est la mer et plus blanche est la voile</p> <p>Et plus le mal amer plus merveilleux le bien</p> <p style="text-align: center;">Je me souviens</p>	<p>The myrtles have flowers and the cypresses fruits Happy O poacher stretch your web of snares The cypresses have fruits that belie the night</p> <p>The myrtles have flowers that speak of stars And it is from my sorrows that is made the day that comes More deep is the sea and more white is the veil</p> <p>And the more bitter the bad the more wondrous the good</p> <p style="text-align: center;">I remember</p>
---	--

(Aragon, *Le roman inachevé* ; Aragon, *Anthology* 15-16)

René Arcos
Les morts.../The Dead...

<p>Le vent fait flotter Du même côté Les voiles des veuves</p> <p>Et les pleurs mêlés Des mille douleurs Vont au même fleuve.</p> <p>Serrés les uns contre les autres Les morts sans haine et sans drapeau, Cheveux plaqués de sang caillé, Les morts sont tous d'un seul côté.</p> <p>Dans l'argile unique où s'allie sans fin Au monde qui meurt celui qui commence Les morts fraternels, tempe contre tempe, Expient aujourd'hui la même défaite. Heurtez-vous, ô fils divisés ! Et déchirez l'Humanité En vains lambeaux de territoires, Les morts sont tous d'un seul côté ;</p> <p>Car sous la terre il n'y a plus Qu'une patrie et qu'un espoir Comme il n'y a pour l'Univers Qu'un combat et qu'une victoire.</p>	<p>The wind makes flutter All to the same side The veils of the widows</p> <p>And their tears mingled With a thousand sorrows Flow all into the same river</p> <p>Packed one against the other The dead without hate and without flag, Hair covered in curdled blood, The dead are all on the same side.</p> <p>In the common clay where united without end To the dying world the one that begins The fraternal deaths, temple against temple, Today atone for the same defeat. Collide today, O divided sons! And tear apart Humanity In vain shreds of territories, The dead are all on the same side;</p> <p>For under the earth there is no more Than one fatherland and one hope As for the world there is not But one fight and one victory.</p>
---	---

(Arcos 17)

Nicolas Beauduin
Oraison/Prayer

<p>Voici l'instant suprême et l'heure de l'offrande Et de notre holocauste offert pour le pays. O ma France, c'est pour te vouloir libre et grande Que notre sacrifice auguste est consenti.</p>	<p>Here the crowning moment and the hour of the offering And of our holocaust offered for the country. O my France, it is for wanting you free and great That our august sacrifice is granted.</p>
<p>À cette aube de sang dont la rougeur s'avive, Donnez-nous le désir des souffrances, Seigneur ! Donnez-nous le pouvoir de vaincre la douleur Et de mourir bientôt pour que les autres vivent.</p>	<p>At this dawn of blood whose red stains deepen, Give us the desire for suffering, Lord! Give us the power to vanquish the pain And to die soon so that others may live.</p>
<p>Que nos vœux les plus chers se trouvent exaucés, Que la foi mette en nous ses miracles sublimes, Et que nous soyons tous les pieuses victimes Par qui tous les péchés impurs sont effacés !</p>	<p>Let our dearest paths be fulfilled, Let faith put in us its miracles sublime, And let us be all the pious victims Through whom all impure sins are erased!</p>

(Beauduin 24)

Henriette Charasson
À Cam/To Cam

Ce n'est qu'à certaines minutes que je comprends enfin, mon frère, que tu es mort.
 Pour moi, tu es parti depuis des mois, et je crois seulement que ton absence se prolonge,
 Et je vis comme si j'étais sûre qu'ils te gardent là-bas dans leurs noires forêts,
 Mais je crois que tu reviendras quand sonnera l'heure de la grande victoire,
 Et je t'attends, sans voiles sombres, obstinée doucement devant les yeux amis pleins de pitié.
 Et l'on s'étonne de mon courage, mais où est mon courage puisque je crois toujours que tu me reviendras ?
 Puisque je crois que tu reparaitras un jour sous ce même porche de vieilles tuiles, dans ce même costume bleu clair que tu avais le soir de ton dernier départ ?
 Ensemble nous étions sortis dans le petit sentier qui traverse les calmes prairies,
 Et tu me tenais par l'épaule, de ton geste habituel, doux et protecteur,
 Et nous marchions de la même cadence, unis dans la nuit qui tombait.
 Et c'est peut-être ce soir-là que nous avons senti plus fort encore la force de notre tendresse.
 Tu es parti en souriant et tu nous as dit : au revoir !
 Comment croirais-je que tu ne reviendras plus, puisque jamais tu n'as manqué pour moi à tes promesses ?
 Ce serait la première fois que tu m'aurais trompée...
 Et de quel usage serait mon amour, et quelle pauvre force serait donc la sienne
 Si je ne parvenais à te faire revenir d'entre ces morts parmi lesquels ils croient que tu es couché !
 Nul m'a donné la preuve que tu n'es plus de ce monde,
 Et je ne puis m'en rapporter à leurs aveux incertains.
 Et je t'attends, car il faut bien que, dans la nuit, une femme entretienne la veilleuse
 Pour que le malade ne se croie pas seul et pour que l'âme ne se détache pas du corps.
 Peut-être, si tu vis encore, peut-être que tu devines la petite flamme immobile
 Par delà les pays ravagés qu'on a mis entre nous ?
 Dors, mon silencieux, repose-toi, et ne crains pas que la lampe s'éteigne,
 Il me semble que je t'attendrai toujours, mois après mois, toute ma vie,
 Avec des cheveux blancs j'espérerai encore que tu vas reparaitre.
 Ce n'est qu'à certaines minutes que je puis comprendre, parfois, que tu es mort.

It is not but at certain moments that I finally understand, my brother, that you are dead.
 For me, you have been gone for months, and I only believe that your absence lengthens,
 And I live in the certainty that they are keeping you there in their black forests,
 But I believe that you will return when the hour of victory sounds,
 And I wait for you, without dark veils, quietly obstinate before friends' eyes full of pity.
 And they are amazed at my courage, but where is my courage seeing as I still believe you will come back to me?
 Seeing as I believe you will reappear one day in the same doorway with old tiles, in the same light blue suit that you had the night of your departure?
 Together we went out on the little pathway that crosses through the calm meadow,
 And you put your arm on my shoulder, as was your habit, gentle and protective,
 And we walked in the same cadence, united as night fell.
 And it is perhaps this night when we felt ever more strongly the strength of our tenderness.
 You left smiling and told us: until we see each other again!
 How can I believe that you will never return when you have never broken your promises to me?
 This would be the first time you have failed me ...
 And of what use would be my love, and what pitiful force would then be yours
 If I did not reach out to make you come back from among these dead among which they believe you lay!
 No one has given me proof that you are no longer of this world, And I cannot accept their dubious declarations.
 And I am waiting for you, because there must be somewhere, in the night, a woman keeping vigil at the watch light
 So that the sick do not think that they are alone and so that the soul does not break away from the body.
 Perhaps, if you still live, perhaps you can make out the small unmoving flame
 Beyond the ravaged country they have put between us?
 Sleep, my silent one, rest, and do not fear that the lamp will go out,
 It seems to me that I will wait for you forever, month after month, all my life,
 With white hair I will hope still that you are going to reappear.
 It is not but at certain moments that I can understand, sometimes, that you are dead.

Lucie Delarue-Mardrus
Veillée d'armes/Vigil of Arms

<p>La pendule remplit du petit bruit du temps La chambre recueillie et faite pour le rêve Où, cette nuit, j'attends ; où, muette, j'attends Que la mêlée immense à l'horizon s'achève.</p> <p>Nous allons donc veiller, solitaire bercail ! Voici, témoins discrets de mes calmes chapitres, Papiers, livres, musique et lampe de travail. —Mais il y a l'enfer au delà de mes vitres.</p> <p>Le violon est là, les tomes aux beaux noms, Les pinceaux... Est-ce un front de femme qui se penche Sur les cordes, la toile ou sur les pages blanches, Ou bien un combattant qui pense à ses canons ?</p> <p>Charges, bombardements, incendie et tuerie Grondent dans tous les plis de mes simples rideaux. Et, parce que je veille en redressant le dos, Je crois que ma ferveur va sauver ma patrie.</p> <p>Avec ma poésie au cœur, ce n'est que moi, Mais je sens, mais je veux, mais j'espère, mais j'aime, Et peut-être que, face à la grande Peur blême, Je rachète, ce soir, des paniques sans foi.</p> <p>Militaire et civile et terrestre et marine, En moi, toute ma race, impétueusement, Se bat. Je sens, en proie au furieux tourment, La France qui palpète ici, dans ma poitrine.</p> <p>Je veux vaincre !... Oh ! le cri des femmes dans la nuit ! Là-bas on nous les tue... Oh ! ce sang ! Oh ! ces larmes ! Ma pendules tragique, avec son petit bruit, N'est-ce pas qu'elle dit le succès de nos armes ?</p> <p>Paris se tait. Silence. Amour. Courage. Élans. Ce soir, quelle sirène, avec d'horribles râles, Va nous crier soudain que les monstres volants Reviennent attaquer de nuit nos cathédrales ?</p> <p>Non. Ce soir est celui d'esprits comme le mien. Nous sommes en prière au fond d'une chapelle. Nous sentons, jusqu'au sang resserrant son lien, La patrie en danger qui nous attache à elle.</p>	<p>The pendulum fills with the quiet noise of time The meditative room made for dreams Where, this night, I wait; where, silent, I wait For the immense fray on the horizon to end.</p> <p>We are going to keep vigil, solitary home! Here, discrete witnesses of my calm chapters, Papers, books, music and work lamp —But there is hell beyond my window panes.</p> <p>The violin is here, the volumes with pretty names, The paintbrushes... Does a woman's brow lean Towards the cords, the canvas or on the white pages, Or even a soldier think of his canons?</p> <p>Charges, bombings, fire et killings Rumble in all the folds of my simple curtains. And, because I keep watch with straight posture, I believe my fervor will save my country.</p> <p>With my poetry in my heart, it is only me, But I feel, but I want, but I hope, but I love, And perhaps, in the face of immense pallid Fear, I make amends, this night, for terror without faith.</p> <p>Soldier and civil and land-dweller and marine, In me, all my race, impetuously, Fights. I feel, beset by raging torment, France who beats here, in my chest.</p> <p>I want to vanquish!... Oh! the cry of women in the night! Over there they kill us... Oh! the blood! Oh! these tears My tragic pendulum, with her quiet noise, Is it not she who tells the success of our arms?</p> <p>Paris is hushed. Silence. Love. Courage. Enthusiasm. This night, which siren, with horrible death wails, Will suddenly cry to us that the thieving monsters Return to attack at night our cathedrals?</p> <p>No. This night is that of spirits like mine. We are in prayer in the heart of a chapel, We feel, to the point of blood tightening its link, The fatherland in danger that binds us to him.</p>
---	--

(Delarue-Mardrus 48)

Noël Garnier
Il pleut encore.../It Rains Still...

« Comme nous ressemblons aux morts, dans la lumière
du petit jour qui pleut interminablement...
Il a tant plu hier, avant-hier, et tant
plu tous les jours, toutes les nuits, toute la Guerre !
Comme nous ressemblons aux morts dans leur misère. »

— « Il faisait soleil... » — Quand ? Je ne m'en souviens plus,
c'était l'année avant... ou l'autre année peut-être ?
Vous avez bien dit « hier » ? Il n'a jamais tant plu !
ou bien alors je ne sais pas... je ne sais plus :
je n'avais pas de lettre.

Que vous êtes heureux d'avoir une maman :
il fait toujours beau temps dans les lettres des mères
et quand vous répondez, il fait toujours beau temps :
elles auraient tant de chagrin, les pauvres chères,
si vous ne leur disiez toujours : « Il fait beau temps.

Non, je n'ai pas eu froid —et déjà sur nos têtes
une hirondelle passe avec un petit cri...
Ce sera le printemps demain —et aujourd'hui
je te le dis, déjà ce n'est plus l'hiver bête
et méchant de te faire peur, maman chérie ! »

Qu'il est doux de mentir ainsi à ceux qu'on aime
avec des mots de tous les jours, qui sont les seuls
que l'on comprenne bien, qui sont toujours les mêmes
et qui ne perdent pas à voyager, tout seuls,
l'inflexion d'amour des lèvres qui les sèment.

"How we resemble the dead, in the early morning
light as it rains endlessly...
It rained so much yesterday, the day before, and
everyday, every night, all throughout the War!
How we resemble the dead in their misery."

—"It was sunny..." —When? I don't remember anymore,
was it last year... or maybe another year perhaps?
You said "yesterday"? It never rained so much!
or, well then, I don't know... I don't know anymore:
I don't have any letters.

How happy you are to have a mother:
the weather is always beautiful in mothers' letters
and when you reply, the weather is always beautiful:
they would suffer so, the poor dears,
if you didn't always tell them: "The weather is beautiful.

No, I wasn't cold —and already above our heads
a swallow passes with a little cry...
It will be spring tomorrow —and today
I tell you, it's no long winter,
dumb and mean, to frighten you, Mama dear!"

How sweet it is to lie so to those that one loves
with everyday words, that are the only ones
that one understands well, that are always the same
and that are not lost in the journey, by themselves,
the inflection of love from the lips that sow them.

(Garnier 49)

Marc de Larreguy de Civrieux
 Depuis les jours de Charleroi.../Since the Days of Charleroi...

<p>Depuis les jours de Charleroi Et la retraite de la Marne, J'ai promené partout ma « carne » Sans en comprendre le pourquoi...</p>	<p>Since the days of Charleroi And the retreat at Marne, I walked around my "dead flesh" Without knowing why...</p>
<p>Dans la tranchée ou sous un toit Par le créneau ou la lucarne, À cette guerre, je m'acharne, Sans en comprendre le pourquoi...</p>	<p>In the trenches or under a roof By the porthole or the skylight, In this war, I desperately fight, Without knowing why...</p>
<p>Quand je demande autour de moi Quel est le but de ces tueries, On me répond le mot : « Patrie ! » Sans en comprendre le pourquoi...</p>	<p>When I ask all around me What is the point of these killings, They say the word: "Fatherland!" Without knowing why...</p>
<p>Mieux me vaudrait de rester coi, Et quand viendrait mon agonie, De m'en aller de cette vie Sans en comprendre le pourquoi...</p>	<p>It would better me to stay quiet, And when comes my death throes, To leave this life Without knowing why...</p>

(Larreguy de Civrieux 68)

André Martel
Faiblesse/Feebleness

<p>Oh! mourir au printemps, quand la sève bouillonne Partout dans les grands bois ! Mourir, lorsque la fleur s'ouvre et, toute mignonne, Montre ses petits doigts !</p> <p>Mourir lorsque le ciel vous parle de peinture, Les oiseaux de chanson ; Lorsque l'être et la chose, et toute la nature, Vous donnent le frisson !</p> <p>Lorsque se glisse en vous cette chaleur qui vibre, Qu'amène le printemps, Et lorsque vous pensez qu'il est si bon de vivre, Que vous avez vingt ans !</p> <p>Quand tout vous dit d'aimer et de chanter, de rire, Au monde radieux... Dans notre cœur ému, laissez-nous te maudire, O printemps odieux !</p>	<p>Oh! to die in spring, when the sap overflows Everywhere in the big woods! To die, while the flower opens and, so lovely, Peeps out its little fingers!</p> <p>To die as the sky speaks to you of painting, The birds of song; While being and thing, and all of nature, Makes you shiver!</p> <p>While in you creeps this resonating warmth, That brings with it the spring, And while you think that it is so good to live, That you are twenty years old!</p> <p>When everything tells you to love and to sing, to laugh, At the radiant world.. In our moved hearts, let us curse you, O odious spring!</p>
---	---

(Martel 72)

Anna de Noailles
À mon fils/ To My Son

<p>Mon enfant, tu n'avais pas l'âge de la guerre, Tu n'eus pas à répondre à ce grand « En avant ». Pouvais-je me douter, quand tu naissais naguère, Que je te destinais à demeurer vivant ? Trois ans, quatre ans de plus que toi, les enfants meurent, Car ce sont des enfants, ces sublimes garçons, Bondissant incendie au bout des horizons, Tandis que ton doux être auprès de moi demeure, Et qu'au son oppressant et délicat des heures Ta studieuse voix récite tes leçons. — Et voici qu'une année aisément recommence ! Mon cœur, de jour en jour, est moins habitué À la mystérieuse et sanglante démence, Et je songe à cela, d'un cœur accentué, Cependant qu'absorbé par l'Histoire de France, Tu poses sur la table, avec indifférence, Ta main humble et sans gloire, et qui n'a pas tué...</p>	<p>My child, you were not old enough for the war, You did not need to respond to this great "Onward". Could I have guessed, when you were born just yesterday, That I was saving you from death? Three years, four years older than you, children are dying, For they are children, these noble boys, Leaping flames at the edge of the horizons, While your gentle spirit remains beside me, And at the oppressive and delicate sound of passing hours Your studious voice recites your lessons. —And here a new year so easily begins! My heart, from day to day, is less accustomed To the mysterious and bloody insanity, And I consider this, with an intensified heart, While lost in the History of France, You rest on the table, with indifference, Your hand humble and unheroic, and which has never killed...</p>
---	---

(Noailles 79-80)

Benjamin Péret

Petite chanson des mutilés/Little Song of the Maimed

Prête-moi ton bras pour remplacer ma jambe Les rats me l'ont mangée à Verdun à Verdun J'ai mangé beaucoup de rats mais ils ne m'ont pas rendu ma jambe c'est pour cela qu'on m'a donné la croix de guerre et une jambe de bois et une jambe de bois	Loan me your arms to replace my leg The rats ate mine at Verdun at Verdun I ate a lot of rats but they did not return my leg it's for this that they gave me the Croix de Guerre ⁹ and a leg of wood and a leg of wood
--	--

(Péret, "Petite chanson des mutilés")

Cécile Périn
Avril de guerre/April of War

<p>La neige blanchit les chemins Et le vent siffle sous les portes. Avril de guerre, Avril étreint Par la brise aux cinglantes mains, Avril aux clartés demi-mortes !</p> <p>Les femmes ont des voiles noirs Et les jeunes filles sont graves. On parle à voix basse. Le soir Tombe... Silence... Un peu d'espoir Brille en l'ombre ainsi qu'une épave.</p> <p>Nous sommes là. Nous nous taisons. Et que dire à celle qui pleure ? Nous sommes là comme en prison. Immobiles dans nos maisons Nous savons que les hommes meurent.</p>	<p>Snow whitens the paths And wind whistles under doors. April of war, April gripped By the breeze's stinging hands, April's half-dead lights!</p> <p>Women have black veils And young girls are grave. They speak with low voices. Night Falls... Silence... A little hope Shines in the shadows just as a wreck.</p> <p>We are here. We keep silent. And what to say to the one who cries? We are here as in a prison. Immobile in our houses We know that the men die.</p>
---	---

(Périn 83)

Henriette Sauret
Elles/They, the Women

<p>Restent à la maison les faiseuses d'enfants, Les femelles devant perpétuer la race. Leur bonheur arraché part avec leurs amants, Il leur faut demeurer soumises à leur place.</p> <p>Leur combat, c'est garder le bon ordre au foyer. L'armoire et le cellier, voilà leurs seules troupes, Et leurs victoires sont la lessive et la soupe. Leur rôle est de ranger, de coudre et d'engendrer.</p> <p>Donc, c'est pour protéger leur toit et leur pâture —Paradoxe ironique et dilemme jaloux— C'est pour elles et leur neuve géniture Que courent à la mort les grands fils, les époux !</p> <p>C'est pour elles ? Pourtant, dans la grave balance, Leur volonté n'a pas de poids, ni leur désir ; Juste leur permet-on de craindre et de souffrir : Elles n'ont que leurs pleurs, l'attente et le silence.</p> <p>Femmes, le désespoir sèche-t-il votre cœur ? Mort, votre fils, votre homme ! Eh bien, nulle révolte ! Camille ou Niobé n'ont plus droit aux clameurs ; Tout bas, et cachez-vous derrière votre porte.</p> <p>Autrefois, vous étiez, à l'heure des tocsins, Plus libres. Parmi vous, il y avait des lionnes Qui savaient partager les périls masculins. D'autres jugeaient les coups et tressaient des couronnes.</p> <p>Aujourd'hui, on vous tient sous le strict de la loi ; Créatures de force, on vous mue en passives. Chacune dans sa stalle, avec l'âme aux abois, Et la parole éteinte et l'ardeur inactive.</p> <p style="text-align: center;">(quatre lignes censurées)</p> <p>Et voilà. Femmes, vous restez là, mains ballantes, Jouant Clémence Isaure ou dame Malborough. Oh ! vous avez toujours le droit d'être élégantes, De lire les journaux qui sont si bons pour vous ;</p> <p>De tenir un rôle flatteur aux ambulances, Une croix symbolique épinglée à vos fronts. —Encor faut-il avoir certaines références, Connaître quelque évêque et pouvoir quelque don.</p>	<p>Stay at home the makers of children, The females must renew the race. Their joy torn away leaves with their lovers, They must remain submissive in their place.</p> <p>Their fight is to keep the home in good order. The cupboard and the pantry, there you have it! their only troops, And their victories are soap and soup, Their role is to tidy, to sew, and to conceive.</p> <p>Thus, it is to protect their roof and pasture —Ironic paradox and jealous dilemma— It is for them, the women and their newborns That the noble sons, the spouses run to their deaths!</p> <p>It is for them, the women? However, in the grave balance, Their will has no weight, nor their desire; One permits them just to fear and to suffer: They have only their tears, the wait and silence.</p> <p>Women, does despair dry your hearts? Your sons, your husbands, die! But alas, none revolts! Camille or Niobe have no more right to protest; Whisper, and hide yourselves behind your door.</p> <p>In the past, you were, when the alarm sounded, More free. Among you, there were lionesses Who knew how to share men's dangers. Others judged the blows and wove the crowns.</p> <p>Today, they keep you under strict law. Creatures of force, they make you passive. Each in her stall, with spirit desperately baying, And her words extinguished and her ardor inactive.</p> <p style="text-align: center;">(four lines censored)</p> <p>And there you are. Women, you remain there, hands swinging, Playing Clemence Isaure or lady Malborough. Oh! you still have the right to be elegant, To read the papers that are so good for you;</p> <p>To take a flattering role in the ambulances, A symbolic cross pinned to your foreheads. Still, one must have certain references, To know some bishop and to have some donation.</p>
---	---

Et voilà. On les fit en ruban, vos entraves.
Qui, d'entre vous, les sent ? Dix mille compliments
Pleuvent chaque matin sur vos têtes d'esclaves.
Misère ! on vous jugule, on vous pipe, on vous ment !

(vingt-neuf lignes censurées)

And there you have it. They make you shackles of ribbon.
Who, among you, feels it? Ten thousand compliments
Rain down each morning on your enslaved heads.
Misery! they stifle you, they betray you, they lie to you!

(twenty-nine lines censored)

(Sauret 103-04)

Notes

¹ Voyez les citations de Marsland qui suivent.

² «As the commitment to endless discovery and perpetual change increasingly calls into question the tenets of traditional religion, Gellner claims, direct worship of the culture takes its place. »

³ Tous les poèmes analysés ici, avec leurs citations et mes traductions en anglais, se trouve dans la section intitulé « Poèmes ».

⁴ Ce paragraphe jusqu'à ici est basé sur les informations générales et spécifiques de la vie et des attentes des femmes françaises pendant la guerre du livre *Les femmes au temps de la guerre de 14* de Françoise Thébaud.

⁵ Cette idée de la vue mondiale des soldats est inspirée des notes en fin de texte des poèmes de l'*Anthology of First World War French Poetry* d'Ian Higgins. Il note que les soldats coloniaux sont mentionnés dans les poèmes « Il y a » d'Apollinaire et « Dominos d'ossements... » d'Aragon et demande au lecteur de comparer ces poèmes (113 ; 116).

⁶ "Come, Fritz! Listen to the Frenchmen singing!" (Higgins 111).

⁷ « La télégraphie sans fils » ; wireless telegraphy.

⁸ A funeral sculpture of an individual laying on their back, as if sleeping.

⁹ A French war medal awarded for acts of bravery.

Références bibliographiques

- Adam, Edmond. "Coqs de combat." *Anthology of First World War French Poetry*, Higgins, pp. 1-4.
- Apollinaire, Guillaume. "Il y a." *Anthology of First World War French Poetry*, Higgins, pp. 8-9.
- . "Il y a." *Calligrammes*, University of California Press, 1980, pp. 274-76.
- Aragon, Louis. "Dominos d'ossements..." *Anthology of First World War French Poetry*, Higgins, pp. 15-16.
- . "Dominos d'ossements que les jardiniers trient." *Le roman inachevé*, Kindle ed., Gallimard, Paris, 2015.
- Arcos, René. "Les morts..." *Anthology of First World War French Poetry*, Higgins, p. 17.
- Beauduin, Nicolas. "Oraison." *Anthology of First World War French Poetry*, Higgins, p. 24.
- Charasson, Henriette. "À Cam." *Anthology of First World War French Poetry*, Higgins, pp. 27-28.
- Delarue-Mardrus, Lucie. "Veillée d'armes." *Anthology of First World War French Poetry*, Higgins, p. 48.
- Garnier, Noël. "Il pleut encore..." *Anthology of First World War French Poetry*, Higgins, p. 49.
- Higgins, Ian, rédacteur. *Anthology of First World War French Poetry*. University of Glasgow French and German Publications, 1996.
- Larreguy de Civrieux, Marc de. "Depuis les jours de Charleroi..." *Anthology of First World War Poetry*, Higgins, p. 68.
- Marsland, Elizabeth A. *The Nation's Cause: French, English and German Poetry of the First World War*. London, Routledge, 1991.
- Martel, André. "Faiblesse." *Anthology of First World War French Poetry*, Higgins, p. 72.

- Mole, Gary D. "L'Horreur de la guerre, l'extase de la guerre: La Poésie française des soldats-poètes, 1914-18." *Nouvelles Études Francophones*, vol. 24, no. 2, 2009, pp. 37–54. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/25702224.
- . "Réactions à la Grande Guerre dans la poésie féminine française." *The French Review*, vol. 82, no. 4, 2009, pp. 732–45. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/25481692.
- Noailles, Anna de. "À mon fils." *Anthology of First World War French Poetry*, Higgins, pp. 79-80.
- O'Brien, Catherine. "Beyond the Can[n]On: French Women's Responses to the First World War." *French Cultural Studies*, vol. 7, no. 20, 1996, pp. 201-13. *OhioLINK Electronic Journal Center*, doi:10.1177/095715589600702008.
- Péret, Benjamin. "Little Song of the Maimed." *The Penguin Book of First World War Poetry*, édité par John Silkin, traduit par David Gascoyne, 2nd ed., London, Penguin, 1996, p. 261.
- . "Petite chanson des mutilés." *Bibliothèque numérique surréaliste: Je ne mange pas de ce pain là, 1936*, édité par Henri Béhar, mise en ligne par Sophie Béhar, Mélusine, 2011, melusine-surrealisme.fr/site/Peret/Je%20ne%20mange%20pas.htm.
- Périn, Cécile. "Avril de guerre." *Anthology of First World War French Poetry*, Higgins, p. 83.
- Sauret, Henriette. "Elles." *Anthology of First World War French Poetry*, Higgins, pp. 103-04.
- Thébaud, Françoise. *Les femmes au temps de la guerre de 14*. Paris, Éditions Payot & Rivages, 2013.
- Winter, Jay. "Victimes de la guerre: morts, blessés et invalides." *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, édité par Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker, traduit par Arnaud Regnauld, Paris, Bayard, 2004, pp. 1075-85.